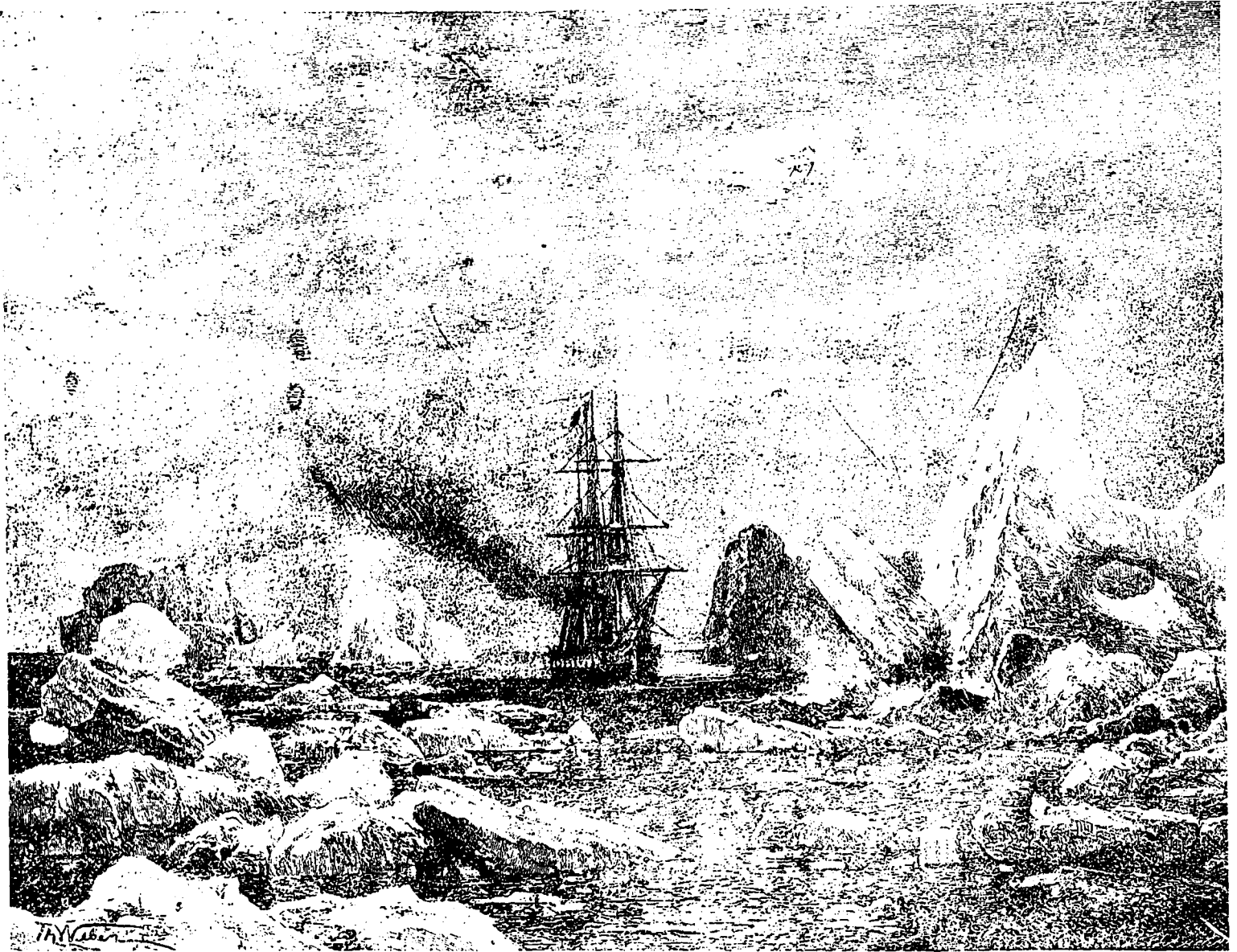


LA GLACE DANS L'ATLANTIQUE



NAVIRE AU MILIEU DES GLACES FLOTTANTES.

La dérive glaciaire de l'Atlantique Nord, descend, comme on sait, vers le sud le long des côtes américaines. Au printemps, elle devient un véritable danger pour la navigation, surtout dans les parages de Terre-Neuve, et ses effets se font sentir jusqu'à la Floride et aux Antilles. Le bureau hydrographique de Washington a chargé un de ses membres, M. Hugh Rodman, d'étudier les mouvements des glaces, et ces recherches ont été exécutées avec un tel soin qu'on ne peut rien lire de plus intéressant et de plus curieux.

Parmi les blocs d'eau glacée qui flottent et naviguent dans l'Atlantique de l'hémisphère septentrional, il y a lieu de distinguer les *icebergs* ou "montagnes de glace" qui proviennent de l'eau douce des glaciers groënlandais et les "champs de glace" qui se détachent des banquises d'eau salée. Les uns et les autres sont charriés vers le sud par le courant polaire qui longe le littoral oriental du Groënland, contourne le cap Farewell et va faire un crochet vers la mer de Baling, précisément pour y prendre les icebergs avant de cotoyer le Labrador et les États-Unis.

Les icebergs, ces débris de la partie basse et immergée des glaciers, se forment presque tous sur la côte occidentale du Groënland. Là est la grande fabrique annuelle. La baie de Frobisher, dans la Terre de Baling, ainsi que la mer d'Hudson, en fournissent peut-être aussi quelques-uns ; mais, sur 1000 masses flottantes, 800 proviennent des glaciers groënlandais.

On sait comment ils se forment : les milliers de glaciers des fiords coulent, pour ainsi dire, vers la mer avec une vitesse d'environ 15 mètres par jour. L'extrémité inférieure de ces gigantesques torrents solidifiés est forcée de pénétrer dans la mer à cause de la pression énorme qu'elle subit d'en haut. Elle s'y avance de plus en plus jusqu'à ce que le jeu des courants sous-marins brise ses bords, et que la flottabilité des débris ainsi formés les remonte à la surface. Alors on voit apparaître des îles voyageuses dont la plupart ont la superficie et la hauteur de Notre-Dame de Paris. Massives de formes, ces îles sont si légères que le huitième à peine de la hauteur plonge sous l'eau.

L'iceberg se forme pendant toute l'année, car la grande usine de la nature chôme très peu ; mais la grande production a lieu en été, lorsque l'eau de mer est moins figée, plus agitée, et casse mieux les glaces adhérentes à ses fonds. On estime que les plus petits glaciers donnent annuellement dix montagnes flottantes, et que les grands en fournissent plus de cent. D'après un calcul tout récent, il serait sorti d'un seul fiord environ

50 millions de mètres cubes de glace errante.

Une fois émergé, l'iceberg se met en marche sur les flots devenus libres et court vers sa perte, vers les régions chaudes de l'équateur où l'entraîne un irrésistible courant. Mais il n'est pas sûr d'arriver à son terme fatal : les obstacles se dresseront nombreux sur la route et le retarderont ; ce sera la banquise qui emprisonne tout ce qui vient à elle ; ou bien les aspérités du continent américain qui l'accrocheront et le feront rebondir dans une autre direction : tant et si bien, qu'il a bien des chances d'employer plusieurs années à effectuer son voyage, s'il l'effectue.

Quand toutes les circonstances le favorisent, l'ilôt flottant navigue avec une vitesse moyenne de 20 kilomètres par jour, et emploie quatre ou cinq mois pour franchir les 500 milles de son sinueux itinéraire. Mais c'est là une exception. En effet, les grandes flottes erratiques de juillet n'apparaissent sur les bords de Terre-Neuve, c'est-à-dire au tiers du chemin, qu'au printemps suivant, neuf ou dix mois après leur départ.

Parmi les obstacles qui arrêtent ou détournent les icebergs, il ne faut pas compter le vent. Il est curieux d'observer combien son influence est inefficace sur ces blocs qui continuent à marcher contre lui, n'obéissant qu'aux seuls courants de l'eau. D'autre part, les surfaces de la mer, figées en banquises par le froid, n'arrêtent pas toujours les vagabondes filles des glaciers, qui souvent ouvrent la plaine durcie, comme le ferait une charrue dans un champ, et la traversent fièrement. Issues des sommets de la région polaire et de l'eau pure du ciel, elles semblent mépriser la banquise sortie des ondes amères. Dans ces cas assez fréquents, les navigateurs profitent de la bonne occasion qui s'offre à eux de franchir aussi la mer figée ; ils amarrent leur navire à l'iceberg et se laissent remorquer bien à l'abri derrière la masse protectrice.

La montagne de glace étant légère est aussi fragile. Un rien suffit à la détruire, un coup de hache ou la détonation voisine du canon. Souvent, elle se détruit elle-même, elle se suicide en éclatant. Et cela parce que la masse centrale, plus durement congelée que la superficie, exerce sur cette dernière une tension formidable, sans cesse accru par l'échauffement extérieur, et soudain plus forte que l'enveloppe. C'est exactement le même phénomène qui se produit dans l'expérience bien connue du bloc de glace à 15 degrés jeté brusquement dans l'eau chauffée à + 52 degrés : le bloc éclate avec un grand bruit. Sur les côtes du Labrador, en juillet et août, ce raptures d'icebergs sont si nombreuses et si assourdissantes, qu'on les entend à des distances incroyables.